UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

JEAN KNOX,

PATRIOTE ET RÉFORMATEUR.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG

ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

LE 21 MAI 1860, A 5 HEURES DU SOIR,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

ALEXANDRE-DAVID DUBOIS,
de Saint-Pétersbourg.

STRASBOURG,
IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.
1860.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547023_0057

A MES PARENTS

Amour et reconnaissance.

A MES AMIS

ÉDOUARD SPACH ET GUILLAUME SKERL,

Fidélité éternelle.

A. DUBOIS.

ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE

DE LA CONFESSION D'AUGSBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG ✻,
REUSS,
SCHMIDT,
} Professeurs.

M. JUNG, Président de la soutenance.

MM. JUNG,
SCHMIDT,
BRUCH,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

JEAN KNOX,

PATRIOTE ET RÉFORMATEUR.

PREMIÈRE PARTIE.

But de cet exposé.— État de l'Église d'Écosse lors de l'apparition de Knox. — Conversion de Knox. — Mort de Wishart. — Meurtre de Béaton.

Certaines époques, qu'on pourrait appeler privilégiées, produisent des personnalités comme celle de Knox, parce que, à ces périodes de l'éducatiou humaine, une nécessité impérieuse réclame leur action bienfaisante. La grande crise de l'humanité, qu'on a appelée la Réformation, fut une de ces époques : la Providence envoya Luther à l'Allemagne, Calvin à la Suisse, Knox à l'Angleterre et à l'Écosse.

Le caractère du grand réformateur écossais est loin d'être aussi connu, aussi apprécié qu'il mérite de l'être. Les auteurs qui se sont rangés du côté opposé à son œuvre, ont rarement eu l'impartialité de l'histoire; ils ont présenté Knox trop souvent sous un jour défavorable qui s'éloigne de la vérité. Beaucoup d'historiens nous le présentent comme un homme d'un caractère dur et inflexible, comme un sombre fanatique, un révolutionnaire s'opposant aux lois divines et hu-

maines; on a été jusqu'à dire qu'il prêcha le régicide et établit la réforme en Écosse par le fer et par le feu (*Nouveau dictionnaire historique, par une société de gens de lettres*). Notre but est avant tout de le justifier de ces accusations, en le faisant mieux connaître. Nous ne nous proposons pas de donner une biographie détaillée du réformateur écossais. Nous ne nous proposons pas non plus de faire simplement son apologie. Nous désirons le montrer à l'œuvre dans les phases principales de sa carrière si agitée, et faire ressortir surtout ce qu'il fit en Écosse pour la cause de Dieu et de la patrie. Pour atteindre ce but, nous nous sommes cru obligé de mettre la conduite de Knox en regard des principaux événements de son époque, en nous bornant à rappeler, pour conserver aux faits leur enchaînement, les événements dans lesquels il ne joua pas un rôle actif, et en insistant davantage sur ceux auxquels il se trouva mêlé plus directement. Nous espérons par cette méthode parvenir à montrer en lui, comme l'indique notre titre, un patriote zélé, un chrétien convaincu.

En consultant des sources dignes de foi, nous avons été surtout frappé de ce trait : c'est que, à côté d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le rétablissement de l'église de Jésus-Christ, Knox fut dans toutes ses démarches guidé par un patriotisme à toute épreuve. La régénération de l'Église, que la conscience générale réclamait impérieusement à son époque, fut certainement le but dominant de toute sa conduite: mais s'il se détermina à une lutte courageuse contre le clergé et le gouvernement de son pays, c'est qu'il cherchait le bien de sa patrie. Sa vie n'a pas encore été, à notre connais-

sance du moins, présentée sous ce point de vue spécial; et pourtant ce fut le noble but d'affranchir ses compatriotes du joug odieux d'un clergé ignorant et cruel, qui fit de lui l'une des plus belles et des plus remarquables personnalités de la Réformation.

Jetons d'abord un coup d'œil sur l'état de l'église d'Écosse lors de l'apparition de Knox. Si de profondes ténèbres spirituelles s'étendaient en général sur tout le clergé de cette époque, celui d'Écosse était peut-être le plus reculé sous ce rapport (Rudloff, t. I, p. 30 à 35. — Marlès, p. 60). Nous ne nous étendrons pas sur ce triste tableau, ni sur celui, plus triste encore, de la corruption du clergé, qui surpassait son ignorance. Nous nous faisons un devoir d'éviter tout ce qui pourrait passer pour de la polémique; mais quant aux faits historiques et aux citations que nous rapportons pour arriver à notre but, nous nous croyons obligé de les présenter fidèlement.

Ce qui surtout pesait douloureusement sur la nation écossaise, c'était le pouvoir exorbitant du clergé (Robertson, t. I, p. 187 et suiv.). Il possédait la moitié des terres, une multitude de vassaux, des richesses et des revenus immenses; il formait un parti imposant dans le parlement, parti auquel celui des nobles devait souvent céder; et il profitait de ce pouvoir pour couvrir l'Écosse de bûchers, pour répandre à flots le sang innocent des prétendus hérétiques. C'était donc à son affreuse tyrannie que Knox se proposa premièrement d'arracher sa patrie.

Knox eut en second lieu à combattre, tant sous la régence de Marie de Guise pendant la minorité de Marie Stuart, que sous le triste règne de celle-ci, pour le maintien de cette foi si chèrement conquise par l'Écosse au prix de tant de luttes héroïques, au prix de son sang le plus pur. Il dut surtout combattre pour préserver son pays du joug toujours menaçant de la France, aux intérêts de laquelle les deux reines restèrent toujours dévouées. Il fallait bien qu'il devînt chef de parti, lorsque dans sa patrie deux partis étaient en présence : l'un ennemi, par égoïsme et cupidité, de toute amélioration religieuse, et s'appuyant sur l'étranger pour opprimer la nation mécontente ; l'autre ne voulant reconnaître d'autre souverain que Jésus-Christ, d'autre gouvernement qu'un gouvernement écossais, et prenant les armes par attachement à l'Évangile et par haine de toute domination étrangère. L'esprit vigoureux, le cœur ferme de Knox étaient nécessaires dans ces circonstances : ce fut lui que la Providence prépara, par de longues et douloureuses épreuves, à faire triompher dans sa patrie le parti de la justice. Ce fut là sa grande mission.

Quelle lutte pénible dut avoir à soutenir celui qu'un auteur a surnommé le Luther de l'Écosse, contre les doutes qui l'assiégèrent à la lecture de la Bible et des Pères de l'Église! Il était ordonné prêtre d'une religion qui s'appuie sur cette Bible qui ne respire qu'amour du prochain et support mutuel ; son âme droite et sensible devait naturellement se révolter en voyant condamner, au nom de cette même religion, tant d'innocents à un supplice atroce. Appelé à professer les vaines subtilités de la scolastique, il dut concevoir pour cette

science aride un profond dégoût lorsqu'il connut la théologie substantielle, les doctrines solides des Pères de l'Église (Melch. Adam, p. 137). Et puis, comment accorder, par exemple, la valeur des œuvres avec le système de la grâce dans S. Paul, dans S. Augustin? Où trouvait-il appliqué dans le clergé, au milieu de la corruption générale des mœurs, l'ascétique chrétienne recommandée par S. Jérôme dans son ouvrage contre Jovinien : *De la garde de la virginité,* lorsque les prélats les plus haut placés donnaient à leurs subalternes l'exemple de la dernière dépravation; lorsque le cardinal Beaton, archevêque de Saint-André et primat d'Écosse, avait l'audace de faire célébrer publiquement le mariage de sa fille naturelle, et de l'appeler « ma fille » dans l'acte de mariage signé de sa main? (Robertson, t. I, p. 187 et suiv. — Rudloff, t. I, p. 58). Où trouvait-il autour de lui un prêtre qui ressemblât, même de loin, au ministre de Dieu dépeint par S. Chrysostôme dans son livre : Du sacerdoce? Oui, il le trouva lorsque, triomphant des opinions de l'époque sur lesquelles, grâce à son intelligence mieux éclairée, prévalut enfin le cri de sa conscience, il eut rompu avec cette Église qui ne lui offrait plus rien qui répondît à ses aspirations; lorsque, accusé d'hérésie pour quelques sermons où il s'éloignait des doctrines de la tradition pour les remplacer par les préceptes de l'Évangile, il dut se réfugier sous la protection de la puissante famille Douglas. Il trouva, disons-nous, cet homme de Dieu comme le veut Chrysostôme, dans le doux et pieux Wishart. Il put alors éclairer son âme, qui avait déjà vaincu le doute, à la lumière de ce vrai disciple de Christ. Il rejette désormais, comme

son père spirituel, toute autre autorité que celle de la Bible; il le suit partout, et nous rappelle S. Pierre la veille de l'arrestation de Jésus, en s'armant comme lui d'une épée: c'est pour protéger Wishart contre les embûches auxquelles, deux fois déjà, celui-ci a miraculeusement échappé (Rudloff, t. I, p. 54). Knox veut partager les dangers de l'apôtre dans sa glorieuse mission; il est prêt à périr avec lui, s'il le faut, plutôt que de l'abandonner, lorsque Wishart, prévoyant d'une manière prophétique qu'en se rendant à Ormiston il marche à la mort, lui adresse ces mémorables paroles: « Retourne à tes élèves (les jeunes Douglas) et que Dieu te bénisse: *un* suffit pour *un* sacrifice. »

Sa mort tragique (il fut brûlé vif le 1er mars 1546 à Saint-André, par ordre de Beaton) doit avoir exaspéré Knox et lui avoir fait précipiter son entrée dans la lutte. En le quittant, Wishart lui avait donné sa bénédiction: il prévoyait en lui son continuateur. Sur le bûcher, la victime se jette à genoux pour demander au Seigneur que sa Parole se répande dans sa malheureuse patrie et y régénère l'église: Dieu entend sa prière, et Knox, fortifié par la bénédiction du martyr, par l'exemple de sa mort glorieuse, se charge de réaliser ses vœux.

Quelque temps après le supplice de Wishart, Beaton est mis à mort dans son palais par une troupe de conjurés. Plusieurs des détracteurs de Knox ont eu le courage de l'accuser d'avoir pris à ce meurtre une part plus ou moins active. On s'est fondé sur ce que Knox s'enferma dans Saint-André avec les conjurés; mais il était menacé d'être saisi et livré au clergé, s'il quittait la famille qui le protégeait; les Douglas entrèrent dans le

château et Knox y suivit ses élèves. — D'autres se sont fondés, pour formuler contre Knox cette accusation, sur ce qu'il présente dans ses ouvrages cet assassinat presque comme honorable, en s'abstenant de le frapper d'aucun blâme. Ses défenseurs ont répondu qu'il considéra le meurtre du cardinal comme une juste punition de ses crimes, et qu'il n'a pas flétri l'action des conjurés parce qu'il les considérait comme les instruments de la Providence. — Nous n'excuserons pas notre héros de n'avoir pas blâmé cet assassinat; il vaut mieux considérer que dans les plus belles individualités il se trouve toujours quelques taches, signes de l'imperfection humaine. Cependant l'opinion dominante de cette époque peut être, jusqu'à un certain point, alléguée comme une circonstance atténuante de la faute de Knox. Robertson nous apprend que « dans ce siècle l'assassinat pour venger une offense ou se défaire d'un ennemi était regardé comme une action permise. Pour les nobles, le sang d'un adversaire était, selon leurs idées, la seule chose qui pût laver un affront. Il fallut, en 1417, toute l'autorité du fameux Gerson pour faire condamner, dans le concile de Constance, cette proposition: qu'il y avait de certains cas où l'assassinat était une vertu, plus méritoire sur un chevalier que sur un écuyer, plus méritoire sur un roi que sur un chevalier. »

L'influence des coutumes nationales a toujours agi puissamment sur l'esprit et sur le cœur, au point de pervertir et même d'éteindre entièrement les principes les plus sacrés de la morale. Cela est vrai; mais Knox connaissait l'Évangile; il savait que « la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. » (Saint

Jacques I, 20.) Son devoir était donc de réprouver énergiquement le crime des conjurés. — Inutile de faire remarquer combien l'assertion de ceux qui l'ont accusé, sur ce simple fait, d'avoir trempé dans la conspiration, est une preuve dénuée de tout fondement, contre laquelle proteste du reste le caractère de notre héros. La passion aligne les preuves sans les peser. C'est ainsi, comme nous le verrons, qu'on a toujours procédé en dirigeant contre Knox tant de fausses accusations.

Le meurtre de Beaton s'explique du reste suffisamment par des raisons politiques. Deux partis, nous l'avons vu, étaient alors en présence : le parti du clergé ou du régent, le comte d'Arran (mais c'était proprement le parti du cardinal qui gouvernait le faible régent) — ce parti s'appuyait sur la France — et le parti de Lennox, qui tenait pour la Réformation et s'appuyait sur l'Angleterre. Ce fut dans les rangs de ce dernier que Leslie, le chef de la conspiration, trouva, il est vrai, ses complices. Les conjurés étaient encore encouragés dans leur projet homicide par la pensée que le régent était las du cardinal; qu'il leur saurait peut-être gré de l'avoir délivré d'un maître, et que, d'accord avec eux, il favoriserait désormais la cause de la Réformation. Si les choses avaient marché selon leurs prévisions, la Réformation se fût peut-être établie plus facilement en Écosse; car alors l'alliance avec l'Angleterre était consommée; et sous l'influence de cette puissance, la nouvelle Église eût été établie en Écosse comme elle l'avait été dans ce pays par l'autorité de l'État. Knox n'aurait pas eu tant de labeurs, une vie si

agitée; mais combien l'Église d'Écosse y aurait perdu! Elle est sortie des luttes sanglantes qu'elle eut à traverser, glorieuse et purifiée autant que possible de tout alliage humain; elle a conquis péniblement l'admirable organisation presbytérienne. Au lieu de cela l'Église, constituée et organisée par l'État, serait restée, comme en Angleterre à cette époque, soumise à l'arbitraire du souverain et sous la pression d'une hiérarchie à peu près semblable à celle qu'elle eut tant de peine à renverser. Cela n'aurait pu convenir au caractère écossais, foncièrement religieux et indépendant. En Angleterre la Réformation s'établit de par le roi; en Écosse la même chose aurait peut-être pu se faire d'une manière apparente, jamais d'une manière réelle. La Providence semble avoir voulu que la vérité prouvât en Écosse sa force par elle-même, en sortant triomphante des luttes les plus pénibles; c'est ce que semblent indiquer d'un côté la conduite du régent qui se ligue avec la France contre les conjurés enfermés dans Saint-André, et auxquels s'étaient joints la plupart des nobles favorables aux idées de réforme; de l'autre, c'est ce que semble aussi indiquer la mort d'Henri VIII qui soutenait les assiégés en leur faisant passer des secours. Il décède quelques jours avant la prise de Saint-André par les troupes françaises que le régent avait appelées à son secours (1547). La garnison est emmenée prisonnière, et la cause de la Réforme semble un instant perdue; la suite de ce travail montrera qu'elle était loin de se trouver dans un état aussi désespéré.

DEUXIÈME PARTIE.

Entrée de Knox dans le ministère. — Sa captivité en France. — Ses séjours en Angleterre, à Genève, à Francfort. — Il est brûlé en effigie. — Sa lutte avec Marie de Guise. — Guerre civile et paix d'Édimbourg.

Pendant que Knox est enfermé avec les conjurés dans Saint-André, la communauté de cette ville reconnaît les talents, les mérites du futur réformateur; elle l'appelle, par la voix de Rough, son pasteur, à devenir le collègue de celui-ci.

Cette vocation de Knox, par la communauté de Saint-André, lui ouvre un nouvel horizon. Il reconnaît implicitement, en acceptant sa charge, le principe fondamental du presbytérianisme, qu'il doit établir plus tard : que la communauté seule a le droit de choisir ses ministres, qui ne peuvent en aucun cas lui être imposés par l'autorité.

M'Crie nous raconte d'une manière touchante le saisissement qu'éprouve Knox dans cette circonstance (Planck, p. 76). Il se distingue déjà par des connaissances étendues, par une éloquence peu commune, par un zèle et une piété exceptionnels; et pourtant il est rempli d'une humilité chrétienne si profonde qu'il n'accepte qu'en tremblant une charge bien grave, il est vrai, mais dont il doit partager avec un guide sûr, en qui il a toute confiance, la lourde responsabilité. Mais s'étant prosterné devant le Père des lumières et lui

ayant demandé son secours, il se sent aussitôt pénétré de cette force invincible qui le fera triompher de tant d'obstacles et sortir vainqueur de tant de luttes et de dangers.

A peine installé ainsi définitivement dans son ministère, il entre en lice avec l'Église établie. Dans sa controverse avec Annan et le clergé de Saint-André, il transporte brusquement la discussion des détails au point capital. Son adversaire s'appuie toujours sur l'infaillibilité de l'Église. Knox se fait fort de lui prouver que l'Église romaine n'est pas l'Église de Christ; mais il établit d'abord que pour lui l'unique autorité c'est la Parole de Dieu. Ce principe une fois posé, il prend l'un après l'autre les dogmes et les pratiques de l'Église, et, les comparant à l'Écriture sans aucun égard pour la tradition, il prouve facilement que ni la doctrine de la justification par les œuvres, ni l'invocation de Marie et des saints, ni les règles sur l'observation des jours de fête, ni les règlements sur les jeûnes, ni le célibat des prêtres ne sont d'accord avec les enseignements de Jésus-Christ et des apôtres. C'est une franche déclaration de guerre faite en face à toute l'Église; et comme la majorité des assistants semble appuyer ce courageux adversaire, le clergé comprend le danger qui le menace, il évite désormais toute nouvelle discussion; mais la perte de Knox est jurée.

Après la reddition de Saint-André les prisonniers devaient, d'après la capitulation, être laissés libres en touchant le sol français de s'établir dans tel pays qu'ils choisiraient, hors l'Écosse; à l'instigation du clergé écossais, beaucoup d'entre eux sont envoyés aux galères,

sur leur refus d'abjurer le protestantisme. A la voix de Knox tous aiment mieux souffrir les plus durs traitements que de trahir leur foi. Retenu dans cet état misérable, au milieu de malfaiteurs, loin de sa chère patrie dont il brûle de dissiper les ténèbres spirituelles, Knox ne cesse d'exhorter ses compagnons d'infortune et de relever leur courage. Sa confiance en Dieu ne l'abandonne pas un instant au milieu des souffrances de cette dure captivité qui altèrent gravement sa santé. Il a une mission à remplir au nom du Seigneur, il le sait, et reste persuadé qu'il lui sera bientôt permis d'en poursuivre l'accomplissement.

Libéré en 1549, il ne juge pas prudent de retourner immédiatement en Écosse, d'où il est proscrit. Mais l'Angleterre aussi a besoin de lumières spirituelles; l'ancien clergé de ce pays, en devenant protestant de force, n'est pas devenu plus instruit. Knox comprend combien il peut être utile au milieu de cette ignorance: il devient prédicateur à Berwick. Il a bientôt le meilleur succès au milieu de ces populations qu'il éclaire de sa parole puissante. Il a autant à cœur, nous dit M'Crie (Planck, p. 118), de préserver ses paroissiens du retour à l'ancienne religion, qu'il aurait montré de dévouement à les arracher à la fureur des flots ou aux ruines embrasées d'un incendie. Mais le clergé, et à sa tête l'évêque de Durham, Toustal, est encore attaché aux anciennes croyances; il tente de s'opposer à ses efforts. Knox le réduit bientôt au silence dans une grande discussion où il combat victorieusement la messe. Sa popularité s'en accroît, et il continue son œuvre avec fruit. Nommé chapelain d'Édouard VI, roi

si bien porté pour la Réforme, Knox est employé à remanier la liturgie anglaise qui contenait encore la plupart des pratiques de l'ancien culte. Quoiqu'il ne réussisse pas à la faire corriger d'une manière entièrement conforme à ses opinions, il a cependant la satisfaction d'en faire rejeter toute allusion à la présence corporelle du Christ dans la Cène (Planck, p. 127-148). Mais on maintient trop de pratiques de l'ancienne religion dans la nouvelle liturgie. Ce formalisme ne cadre pas mieux, d'après Knox, avec la Parole de Dieu que le maintien de la hiérarchie dans l'Église. Aussi refuse-t-il la charge d'évêque de Rochester que lui offre Édouard VI, qui a reconnu en lui l'homme supérieur. On a prétendu que son mécontentement de n'avoir pas réussi à faire mieux expurger la liturgie l'a poussé à ce refus.

Il y a du vrai dans cette opinion : il semble naturel qu'il refuse d'occuper une position qui le contraindrait à se servir d'une liturgie qu'il condamne; il a pour cela trop d'indépendance vis-à-vis des choses de la terre, il est trop soumis à sa conscience. Mais qu'il nous soit permis de croire que, s'il évite de prendre un poste fixe en Angleterre, c'est aussi par patriotisme : il sent que la malheureuse Écosse a besoin de son aide; il en est proscrit actuellement, mais il espère que bientôt viendront pour elle des temps meilleurs, et il se sait appelé à concourir à leur établissement. Cependant la raison principale de son refus d'accepter cette place d'évêque, Knox la donne lui-même peu de temps après dans un sermon où il condamne tous ces titres comme n'ayant pas été établis de Dieu et comme appartenant au règne

de l'Antéchrist (Melch. Adam, p. 137). C'est ainsi qu'au mépris de tous les dangers il exprime toujours courageusement ses convictions. Pendant qu'il prêche devant la cour, il n'épargne pas non plus les reproches à ces grands et à ces nobles corrompus, habitués à n'entendre que la voix mieilleuse de la flatterie. Il dévoile même ouvertement le peu d'attachement qu'ils ont pour le jeune et doux Édouard VI. Il flétrit énergiquement les mauvais sentiments, l'infidélité de ceux qui, regrettant l'ancien état de choses, désirent secrètement la mort du monarque favorable à la Réforme. Il flagelle amèrement les tendances rétrogrades, et gémit de voir combien le règne de Dieu est peu avancé en Angleterre. On n'était pas habitué à un pareil langage; ces vigoureux sermons ne laissent pas que de porter beaucoup de fruits, mais ils suscitent à leur auteur de nombreux ennemis parmi les puissants du royaume.

A l'avénement de Marie Tudor et des sanglantes persécutions qui le suivent en Angleterre, Knox n'écoute que son courage et veut rester à son poste, bien que ce soit contre sa tête, comme l'une des plus en évidence, que doivent être dirigés les premiers coups de la réaction. Son domestique est arrêté, parce qu'on espère trouver dans les lettres qu'il porte des motifs d'accusation. Knox résiste cependant longtemps encore aux sollicitations et aux larmes de ses amis; il veut sceller de son sang la cause qu'il a si bien défendue. Ce n'est que bien difficilement qu'on finit par lui persuader que son devoir lui ordonne de sauver sa vie pour combattre plus tard avec plus de fruit. Ses ennemis le circonviennent de toutes parts; il n'a que le temps de gagner secrètement les côtes, et

malgré la recommandation du Seigneur : « Lorsqu'ils « vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une « autre. » (S. Matth. X, 23), il se reproche amèrement d'abandonner son troupeau au milieu du danger. Il sent que sa vocation est de combattre pour la foi : et c'est au moment où son drapeau court le plus de péril qu'il quitte le champ de bataille ! Mais il se sent en quelque sorte conduit par la Providence : c'est elle qui a su inspirer à ses amis d'Angleterre assez d'éloquence pour lui persuader de fuir ; c'est elle aussi qui le conduit à Genève, où il va prendre de nouvelles forces pour triompher plus tard des plus grandes difficultés, et cela d'une manière plus profitable à la cause de Dieu et de la patrie que s'il s'offre passivement aujourd'hui aux coups de ses ennemis. N'est-ce pas sous l'impression de ces pensées qu'il écrit de Dieppe à sa belle-mère : « Ma fuite aujourd'hui ne fait pourtant pas perdre beaucoup à notre cause : car par la grâce de Dieu je puis encore me trouver mêlé au combat avant la fin de la guerre ; et Dieu veuille hâter l'heure où ma langue glorifiera encore une fois son nom au milieu de ses vrais fidèles, quand ce devrait être l'heure de ma mort. » (Planck, p. 175.)

Knox devint à Genève le prédicateur des Anglais réfugiés dans cette ville et l'intime ami de Calvin. Cette cité hospitalière était remplie d'étrangers qui venaient y chercher, la plupart, un refuge contre la persécution, tous l'instruction et l'éducation religieuse. Knox trouva l'une et l'autre dans ses rapports avec le grand Calvin. « Il y a trois siècles (en 1554, puis en 1555, enfin depuis juillet 1556 jusqu'au 7 janvier 1559), dit Merle

d'Aubigné (p. 107), que près de ces trois tours de Saint-Pierre qui s'élèvent sans flèches au-dessus de notre cité, dans les vieilles rues de la vieille Genève, à la rue des Chanoines, au bourg du Four et ailleurs, on voyait souvent ensemble deux hommes d'environ 50 ans, d'un air grave et vénérable et d'un regard perçant, hommes de combats et de prières. L'un était Jean Calvin et l'autre était Jean Knox . . . . . .

. . . . . .

Dans les conversations qu'ils avaient ensemble, le docteur de Genève et le docteur d'Écosse s'éclairaient mutuellement, recherchaient dans la Bible l'état de l'église ancienne, gémissaient de ce que le gouvernement ecclésiastique des temps primitifs avait été entièrement renversé par la tyrannie de la papauté, rétablissaient les lignes principales de cette constitution presbytérienne dont ils furent au 16e siècle les deux grands champions, et formaient ainsi sur les bords de notre lac les liens de cette fraternité qui unira à jamais l'Écosse à Genève. »

Avant de se fixer définitivement à Genève, Knox, pressé par les prières des réfugiés anglais de Francfort-sur-le-Mein, devient dans cette ville un de leurs prédicateurs. Il trouve les réfugiés divisés en deux partis; les uns attachés, les autres opposés à l'ancienne liturgie. Knox avait combattu celle-ci en Angleterre; il se range naturellement du côté de ceux qui lui sont opposés. Il parvient enfin à concilier toutes les opinions en rédigeant une nouvelle forme de liturgie, qui a pour base celle d'Édouard VI, mais dont il retranche tout ce qui rappelle l'ancien culte et à laquelle il ajoute des usages

plus conformes aux pratiques de l'Église primitive. La paix semble rétablie, lorsque le docteur Cox, ancien précepteur d'Édouard VI, arrive avec quelques nouveaux réfugiés; ils osent troubler le culte en chantant les anciennes litanies, et ramènent la discorde. Knox, qui les blâme ouvertement, s'en fait des ennemis mortels; surtout lorsque le magistrat, qui avait pris connaissance de ces débats, lui eut donné raison. Le parti de Cox a recours à la ruse pour perdre le réformateur. Ce dernier avait adressé à ses frères d'Angleterre un écrit intitulé : *Exhortation à ceux qui, en Angleterre, reconnaissent la vérité.* Dans cet écrit, destiné à affermir leur zèle et à consolider leur foi pendant les persécutions de Marie Tudor, il avait parlé de Charles-Quint avec peu de respect : le parti rétrograde des réfugiés y voit un prétexte pour l'accuser de haute trahison. Mais le magistrat apprécie Knox à sa juste valeur; il comprend que la passion a poussé les ennemis du réformateur à formuler cette accusation; il craint d'un autre côté que le bruit des débats n'arrive jusqu'à la cour et ne compromette la ville et les réfugiés; il conseille à Knox de quitter Francfort.

Si le ressentiment de Knox contre l'opposition de Charles-Quint à la Réforme était légitime, il faut avouer que le réformateur commit une imprudence en le manifestant dans la ville impériale où il trouvait un asile. Ce caractère indépendant des hommes et des choses lui fut bien nécessaire pour réussir plus tard en Écosse dans sa mission : ici, il aurait dû être plus réservé : il se compromettait sans servir sa cause. Au contraire, s'il n'eût pas donné sujet à cette accusation, il aurait peut-

être réussi à faire adopter à Francfort la liturgie de Genève. Son opposition à la liturgie d'Édouard VI, qui contenait encore, nous le savons, toutes les pratiques de l'ancien culte, était mieux fondée. Knox savait par expérience que le maintien de cette liturgie en Angleterre était en grande partie la cause du peu de progrès réels qu'avait fait ce pays dans les voies de la réformation; il gémissait du triste état de cette contrée, où la réaction triomphait si facilement alors sous le règne de la cruelle Marie; il soupirait en songeant que le maintien des pratiques anciennes avait sinon détruit, du moins fortement ébranlé l'ouvrage à l'édification duquel il avait coopéré de toutes ses forces lors de son séjour en Angleterre.

Pendant que Knox est à Francfort ou à Genève, les protestants manquent de chef en Écosse. La reine-mère, Marie de Guise, succède à Arran comme régente. Un grand nombre de protestants anglais, fuyant les cruautés de Marie Tudor, leur reine indigne, passent en Écosse, et recommencent à prêcher ouvertement ces croyances que le clergé se flatte déjà d'avoir presque étouffées dans ce pays. Loin de s'être perdues, elles n'ont fait que se cacher depuis les persécutions qui ont suivi la prise de Saint-André. L'arrivée de Knox montre du reste au clergé combien son espérance est peu fondée (1555).

Au premier appel de ses compatriotes, Knox avait senti battre son cœur au souvenir de sa malheureuse patrie. Il arrive plein de courage et de dévouement, et commence aussitôt à travailler à l'établissement dans les cœurs de la doctrine évangélique. Le clergé cite le réformateur, qui prêche continuellement depuis son

arrivée, à comparaître devant lui à Édimbourg : mais on n'ose se rencontrer en face avec ce redoutable adversaire, qui peut prêcher librement pendant dix jours dans la capitale au milieu de l'affluence générale. Il fait là une abondante moisson : on vient voir par curiosité cet accusé extraordinaire, mais on s'en retourne convaincu ; et la majorité des habitants d'Édimbourg suivent l'exemple des villes de la province, et refusent d'assister dorénavant aux offices catholiques.

Cependant la communauté anglaise de Genève désire ardemment le retour de son pasteur bien-aimé. Un appel pressant est adressé à Knox, qui se croit obligé d'y répondre. Il voit du reste des complots se tramer contre ses jours, et il croit inutile pour le moment de braver témérairement le danger. On a dit qu'il s'enfuit par lâcheté, parce que, « au fond, il ne courait pas après la gloire du martyr. » (Marlès, p. 62.)

Il est un fait qui proteste suffisamment, selon nous, contre cette vaine assertion : qu'on se rappelle combien difficilement les amis de Knox parvinrent autrefois à le persuader de quitter l'Angleterre, lorsque, à la veille d'être arrêté par les agents de la cruelle Marie Tudor, il voulait mourir vaillamment pour sa foi, parce qu'il croyait alors que sa mort serait utile à sa cause. « Knox, dit plus justement M. Mignet (t. I, p. 72), mettait son courage à braver utilement les périls, mais non à y succomber certainement. Il mêlait la prudence à l'exaltation, et, selon les rencontres, il savait se dévouer ou se réserver. » Il parcourt encore une fois les différentes communautés protestantes qui viennent de se former en Écosse, et après les avoir fortifiées par

sa parole puissante, il retourne, malgré les sollicitations de ses amis, dans la cité de Calvin.

A peine a-t-on appris son départ, qu'on le cite de nouveau devant l'assemblée du clergé. Brûlé en effigie, il lance de Genève contre ce jugement un appel à un concile général. Il envoie en même temps à la noblesse et aux communautés écossaises une exhortation où il leur recommande avec force de persévérer courageusement dans la doctrine qu'il leur a enseignée. Elle peut se résumer ainsi :

« Il n'y a pas d'autre nom par lequel l'homme puisse être sauvé que celui de Jésus, et toute confiance de l'homme en son propre mérite ou au mérite des autres est vaine et trompeuse ; puisque le Sauveur a réconcilié avec Dieu, par son sacrifice offert une fois, *tous ceux qui doivent* hériter le royaume, tout autre sacrifice que les hommes voudraient offrir pour leurs péchés est une injure à Dieu, un blasphème. Tous les hommes doivent haïr le péché, parce qu'il est en telle abomination devant Dieu, qu'aucun sacrifice, autre que la mort de son Fils unique, n'a pu y satisfaire. Les hommes doivent exalter leur Père céleste, qui n'a pas épargné Celui qui est l'image de sa perfection ; il l'a livré pour souffrir pour nous sur la croix une mort ignominieuse et cruelle ; tous ceux qui sont purifiés par ce moyen de leurs péchés passés ont le devoir de mener une nouvelle vie, en combattant les convoitises de la chair et en s'efforçant d'honorer Dieu par de bonnes œuvres. Conformément à la déclaration de son Seigneur et Maître : qu'il aura honte de ceux qui ont eu honte de sa parole devant une race impie, et qu'il les reniera pour siens, Knox

enseigne de plus que le devoir le plus sacré de tous ceux qui espèrent la vie éternelle consiste à reconnaître ouvertement les enseignements du Christ, à fuir soigneusement l'idolâtrie, la superstition, la fausse religion, en un mot toute forme de culte inventée par les hommes et ne se fondant pas exclusivement sur la parole de Dieu. » (Rudloff, t. I, p. 70. — Planck, p. 243.)

Cet appel énergique est entendu surtout de la noblesse dont la fleur se met à la tête du parti protestant : et malgré l'absence de Knox, sa cause fait dans son pays des progrès étonnants. C'est que depuis la régence du comte d'Arran les idées avaient marché vite. Pour nous expliquer ces progrès, qu'on nous permette de jeter rapidement un regard en arrière sur ce qui s'était passé depuis l'avénement de ce régent. Il avait protégé d'abord les protestants, leur avait même accordé la lecture de la Bible en langue vulgaire : le volume sacré avait été tiré de sa cachette et lu au grand jour avec avidité. Les livres de controverse s'étaient répandus en grand nombre, et l'on se les arrachait. Le clergé, voyant tous les esprits se séparer de lui par suite de cette liberté, avait mis tout en œuvre pour faire renoncer le régent à cette ligne de conduite, et avait fini par l'amener à abjurer le protestantisme. Mais la cause de la Réforme n'avait pas beaucoup perdu à cette apostasie : la vérité avait eu le temps de jeter dans les cœurs des racines profondes, que ni les persécutions ni les bûchers ne réussirent à en arracher. L'élan était donné. Le régent eut beau vouloir revenir sur ses pas : la marche des idées est impossible à arrêter. Le peuple écossais surtout n'était pas d'un caractère à reculer dans la voie du progrès ;

une fois l'impulsion donnée, il fallait qu'il marchât en avant.

La tolérance dont Marie de Guise avait usé au commencement de sa régence, et dont nous avons vu Knox profiter avec tant de fruit pour répandre la Parole, avait encore accru considérablement le nombre des protestants. En vain la régente cherche-t-elle maintenant à arrêter le progrès, il est trop tard. Un grand nombre de nobles viennent lui proposer sérieusement de réformer quelques-uns des abus les plus criants du clergé. Alors les évêques amènent Marie à citer devant son tribunal, comme fauteurs de désordre et de troubles, les prédicateurs évangéliques. Ceux-ci arrivent (1556) accompagnés de la foule de leurs adhérents. La régente effrayée songe avant tout à éloigner cette escorte formidable; elle invite ceux qui en font partie à rejoindre ses troupes réunies sur les frontières. Les nobles protestants devinent facilement son but; ils pénètrent jusqu'au sein de son conseil, ils lui font entendre des paroles énergiques et menaçantes, et Marie de Guise ne conjure l'orage qu'en renonçant, pour cette fois, à faire condamner les prédicateurs.

Mais les inquiétudes des nobles sont loin d'être calmées. Dans ces circonstances critiques, ils songent aussitôt à Knox et lui écrivent pour lui demander conseil. Le réformateur leur répond par une espèce de profession de foi sur la résistance qu'on peut quelquefois opposer aux souverains établis, lorsque ceux-ci sont infidèles à leur mandat. On a bien souvent attaqué Knox sur ce sujet; qu'on nous permette de reproduire ici pour sa justification ses véritables opinions sur cette

matière si délicate. Ces opinions furent toujours, comme on le verra dans la suite, la règle de sa conduite dans ses luttes périlleuses contre l'hypocrite Marie de Guise et la perfide Marie Stuart.

« Les conseils, nous dit M'Crie (Planck, p. 275) que Knox donne aux nobles dans cet instant si critique, témoignent autant de sa modération que de la droiture de ses principes. Il se garde bien d'enflammer les esprits irritables des nobles par une peinture exagérée des fautes commises par la régente. Il ne leur donne pas davantage le conseil politique de se rattacher au parti du duc et des autres seigneurs mécontents de la régence, pour favoriser par cette voie leurs propres intérêts. Bien plus, il leur annonce lui-même que depuis quelque temps le bruit court sur le continent qu'une rébellion est sur le point d'éclater en Écosse; il exhorte solennellement tous les partisans de la religion protestante à s'abstenir d'y prendre part; il leur recommande de ne favoriser ni ouvertement, ni en secret les projets de ceux qui, poussés par l'ambition ou par d'autres motifs égoïstes, cherchent à amener un changement de gouvernement. Il ne pense plus, dit-il, à leur présenter de nouveau le principe qu'il leur a communiqué dans ses lettres précédentes, savoir que les grands d'un État, et surtout une nation entière, ont le droit de s'opposer aux mesures tyranniques du pouvoir suprême. Mais il reste en même temps persuadé qu'entre l'obéissance légitime que l'on doit aux princes et la lâche condescendance des flatteurs à toutes leurs fantaisies, il y a une différence énorme; que dans tous les cas les princes n'ont aucun droit d'exiger l'exécution d'ordres contraires

ou nuisibles au bonheur de la nation. La noblesse du royaume, dit-il, doit rester le protecteur constitutionnel de la liberté nationale; mais il y a des bornes que ne peut dépasser le devoir des sujets; on ne doit pas en venir à une résistance réelle avant que la tyrannie ne soit arrivée à son comble; et les protestants écossais doivent, dans toutes leurs entreprises, se faire un devoir de la plus grande circonspection, afin que leurs détracteurs ne puissent pas même se fonder sur l'apparence pour les accuser de cacher, sous le masque du zèle religieux, des projets de soulèvement et de rébellion. C'est plus qu'un conseil, c'est une sérieuse exhortation de sa part, de continuer à obéir avec empressement et bonne volonté à tout ordre de la régente conforme à la justice, il faut seulement chercher à l'amener par d'humbles prières souvent répétées, à protéger au moins contre les persécutions le parti qu'elle ne veut pas favoriser. Et quand la régente ne ferait rien pour améliorer la position religieuse, leur devoir serait de veiller à ce que du moins le pur évangile leur soit prêché, à eux et à tous leurs frères, à ce que les saints sacrements leur soient convenablement administrés. Mais si, malgré leurs efforts pour conserver la paix, on voulait les accabler sous un despotisme tyrannique, il ne pense pas qu'ils dussent rester spectateurs passifs du meurtre de leurs frères innocents. Dans ce cas il leur est non-seulement permis, il est même de leur devoir de se lever pour les défendre. Cependant ils doivent, même dans ce cas extrême, déclarer leur empressement à obéir à tous les ordres s'accordant avec leurs devoirs envers Dieu; ils doivent

rompre tout rapport avec les ambitieux et les turbulents qui n'ont d'autre but, en cherchant à les gagner, que de renforcer leur parti politique. »

Nous croyons que la simple exposition de ces principes est suffisante pour justifier Knox des calomnies qu'on a répandues si souvent contre lui. Les faits que nous allons exposer maintenant viendront encore appuyer cette assertion.

Knox est en voyage pour gagner l'Écosse, lorsque les nobles lui font parvenir des lettres décourageantes qui l'arrêtent à Dieppe. Ils lui disent que le moment n'est pas favorable pour revenir; ils semblent craindre que son arrivée ne mette le parti trop en évidence et ne provoque de nouvelles persécutions. Knox leur adresse alors une nouvelle lettre qui fait sur eux un effet définitif. Dans cette lettre, il leur reproche sévèrement leur irrésolution, leur manque de courage qui provoque l'audace de leurs ennemis. Il les exhorte à s'unir pour être forts, à se constituer définitivement en parti. Le 3 décembre 1557 ils se réunissent pour former une ligue sous le nom de *premier covenant* (convention). Dès lors le parti protestant en Écosse prend aussi le nom de congrégation.

C'est peu de temps avant la tenue de la cour de justice de Stirling que Knox revient définitivement dans sa patrie (10 mai 1559). La situation est grave; la régente a de nouveau cité les prédicateurs à comparaître devant elle; comme la première fois, ils arrivent accompagnés d'une foule immense.

Marie renonce à poursuivre le procès, s'ils se dispersent tranquillement. On se sépare, mais aussitôt les

juges siégeant à Stirling mettent les prédicateurs au ban du royaume. Knox vient conjurer ces nouveaux périls ; il arrive, au mépris des graves inimitiés qu'il a soulevées contre lui en Angleterre et en Écosse. Par un pamphlet virulent : *Le premier son de la trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes*, qu'il avait lancé de Génève en 1557 contre la cruelle Marie Tudor, il s'était attiré la haine de la régente Marie de Guise, celle de Marie Stuart, alors en France, et celle d'Élisabeth, qui venait de monter sur le trône d'Angleterre lorsque Knox revint en Écosse. Quoique ce pamphlet ne fût dirigé contre aucune des trois souveraines que nous avons nommées en dernier lieu, elles ne pardonnèrent jamais à son auteur les principes qu'il y avait émis sur l'incapacité des femmes à tenir le sceptre ; elles ne purent souffrir qu'il appelât le gouvernement des femmes une monstruosité. Mais qu'importent à Knox les dangers qui le menacent de la part des princes, la nouvelle église d'Écosse a besoin de lui pour se constituer sur des bases solides. Pour voler à son secours, il bravera tous les périls, comme il a quitté sans hésiter le bien-être matériel, la douce tranquillité dont il jouissait à Genève au sein de sa famille, entouré d'amis dévoués, au milieu d'une communauté où règne la concorde la plus parfaite. Sa patrie a besoin de lui, il quitte toutes ces joies et accourt accomplir sa périlleuse mission.

La marche des événements, la conduite perfide et antinationale de la régente, justifient entièrement à nos yeux l'opposition que Knox se voit obligé de soulever contre le gouvernement. D'abord tolérante, ou plutôt feignant l'indifférence pour le parti de la réforme, Marie

de Guise le laisse progresser et s'attire ainsi sa reconnaissance. Mais lorsqu'on s'aperçoit des tendances de la reine-mère, dévouée entièrement à l'étranger, et qui, comme dit Robertson, se joue de l'Écosse dans l'intérêt de la France, l'amour de l'indépendance se réveille plus puissant que jamais dans les cœurs écossais. C'est en vain que la régente met tout en œuvre en 1557 pour que l'Écosse déclare la guerre à l'Angleterre, afin d'empêcher la reine de ce pays de venir au secours de son époux Philippe II, alors en guerre avec la France; on résiste à toutes ses insinuations, et ceux qui sont à la tête de cette opposition, c'est-à-dire ceux qui montrent le plus de patriotisme, ce sont précisément les protestants. Aussi la régente voit-elle que, pour arriver à ses fins, il faut à tout prix détruire ce parti. Elle jette bientôt le masque et révoque toutes ses promesses. A la protestation des lords de la congrégation elle répond avec mépris par ce précepte abominable, que les princes peuvent se dispenser de tenir leurs engagements, lorsque ces engagements ne cadrent plus avec leurs intérêts; que du reste elle ne se croit pas forcée de les tenir envers des hérétiques.

Knox avait appris, pendant son séjour en France, à connaître les intrigues des princes lorrains; il ne s'étonne pas de voir leur sœur, la régente, céder à leurs insinuations, et agir contre les devoirs de la charge qui lui confiait la prospérité de l'Écosse. Mais ce qui met le comble à l'irritation des esprits, c'est la nouvelle que rapportent de France les commissaires écossais envoyés pour assister au mariage de Marie Stuart avec le Dauphin (1558). Ceux d'entre-eux qui ont le bonheur de revoir

leur patrie (quatre de ces commissaires périssent pendant la traversée avec tous les symptômes de l'empoisonnement), apprennent à la nation que sa jeune souveraine, soumise à l'influence des Guises, donne par un acte son royaume à l'héritier présomptif du trône de France, si elle vient à mourir sans enfants. « Ainsi débutait dans la vie et dans la royauté, par un acte de faiblesse et de trahison, Marie Stuart, à laquelle on ne saurait reprocher cette faute, tant elle était encore jeune et livrée aux volontés d'autrui. » (Mignet, t. I, p. 53.)

Il y a plus encore : la régente a assez d'influence sur le parlement d'Écosse pour le déterminer à ratifier cette donation arbitraire et antinationale. La crainte et l'horreur des fers qu'on leur prépare poussent alors les Écossais à une résistance opiniâtre. C'est en ce moment, bien maladroitement choisi, que le clergé, profitant des funestes dispositions de la régente, essaie de recommencer ses persécutions. Le vieux prêtre Mill est brûlé à Saint-André, à l'âge de quatre-vingts ans, malgré la désapprobation visible du peuple pour cet acte d'odieuse barbarie. C'est en Écosse la dernière victime du fanatisme : sa mort est, comme dit Spotswood, la mort de la religion romaine dans ce pays.

A la suite de la scène de vandalisme si regrettable qui a lieu à Perth après un sermon de Knox, mais à laquelle il s'oppose de toutes ses forces, la régente, qui ne cherche depuis longtemps qu'un prétexte pour agir avec rigueur, réunit ses troupes aux troupes françaises envoyées par les Guises. Les protestants prennent aussitôt les armes : en un clin d'œil 2500 combattants sont

réunis pour défendre la cause de la religion et de la patrie. La régente intimidée entre en pourparlers; mais elle viole bientôt la trève conclue en établissant à Perth une garnison française; le *second covenant* appelle le peuple aux armes, et réunit bientôt des forces supérieures à celles du parti oppresseur.

On a souvent reproché aux protestants d'Écosse leur vandalisme, qui à cette époque priva ce pays de ses plus beaux monuments religieux; on sait que, malgré tous leurs efforts, les prédicateurs ne purent toujours arrêter le zèle aveugle et immodéré de la multitude. « Elle regardait, dit Robertson (t. I, p. 252), la pompe et les magnificences de l'Église de Rome comme empruntées à l'idolâtrie, et, leur appliquant ce qui est prononcé contre elle dans l'Ancien Testament, elle s'imaginait qu'elle ne pouvait mettre trop de zèle à les abolir. » Mais on peut dire à la gloire du parti de l'Évangile que si bien des églises, bien des couvents furent mis au niveau du sol, on ne trouve point de trace, même parmi les auteurs catholiques, qu'il y ait eu du sang répandu : encore moins songea-t-on à des auto-da-fé.

Les renforts qui arrivent bientôt de France à l'armée de la régente, dévoilent aux moins clairvoyants les dangers qui menacent le pays. Knox et les autres prédicateurs ont la gloire d'y avoir opposé des obstacles insurmontables. Ils dénoncent si clairement les intrigues perfides du parti opposé, que beaucoup de nobles catholiques se rangent, par patriotisme, sous les bannières protestantes. On s'empare d'Édimbourg sans coup férir : un prince du sang, Jacques Stuart, plus tard

comte de Murray, est à la tête du parti. L'astucieuse régente, mettant alors en pratique le fameux *divide ut regnes,* essaie par ses émissaires de mettre la division dans les rangs écossais; elle n'y réussit déjà que trop, lorsque le vigilant Knox découvre et prévient les suites de ses indignes manœuvres. Aussi le voit-on souvent, nous dit Robertson (t. I, p. 273) «exhaler sa douleur avec son éloquence ordinaire, et déplorer dans ses prédications la tiédeur, l'indifférence, la langueur qui commençaient à gagner le parti protestant.»

Bientôt le zèle se ranime; les protestants vont jusqu'à déposer solennellement la régente; et ils sont poussés à cette extrémité moins par zèle religieux que pour sauvegarder la liberté du royaume. Découragés et dispersés après l'assaut infructueux de Leith, ils sont bientôt relevés par l'éloquence de Knox, dont l'influence bienfaisante se fait toujours sentir au moment du danger et triomphe de tous les obstacles. Enfin Élisabeth envoie une flotte au secours des protestants, qui lui avaient demandé de les aider à chasser l'étranger du sol de la Bretagne. Ces forces ont aussi peu de succès que celles des Écossais contre la valeur militaire française, qui brille de tout son éclat dans la défense désespérée de Leith. Mais Marie de Guise meurt à Édimbourg; ses frères, les ducs de Guise, craignant en France une guerre civile après la conjuration d'Amboise, rappellent leurs troupes. La présence de ces forces étrangères avait allumé la guerre: leur départ est le signal de la paix, qui se conclut à Édimbourg entre les deux partis (1560).

«Marie de Guise, dit Robertson, était d'un caractère

bon et humain; elle n'agit avec tant de perfidie et de cruauté que parce que, conseillée par ses frères, les princes lorrains, et attachée de cœur aux intérêts de la France, elle fut portée à y sacrifier le bonheur du peuple qu'elle gouvernait; elle s'en repentit avant sa mort devant les principaux chefs protestants.» Ce n'est donc pas contre la régente elle-même, c'est contre la fausse voie dans laquelle la poussaient ses frères, que Knox se crut obligé d'exciter les protestants à la résistance. Mais jamais il ne prêcha, comme le lui impute encore un auteur moderne, que « l'insurrection était un saint devoir (Marlès, p. 62). » Si l'on considère sa conduite, abstraction faite des circonstances exceptionnelles au milieu desquelles il s'est toujours trouvé, il est facile de diriger contre lui de pareilles assertions, qu'on s'abstient de prouver en les isolant des faits historiques ou en présentant ceux-ci sans impartialité. Par exemple, on s'est fait souvent une arme contre Knox de ce qu'il mêla la politique aux questions religieuses : les faits qui précèdent nous montrent qu'il y fut forcé, puisque la cause de la réforme s'était confondue avec celle de l'indépendance nationale, et cela parce qu'en Écosse les vrais patriotes furent précisément les protestants. Comme patriote autant que comme chrétien, Knox devait entrer dans le parti opposé à la régente. Les choses en étaient venues au point que chacun devait forcément se prononcer pour l'un ou pour l'autre des deux partis. Après l'exposition que nous venons de faire des tendances de chacun, après l'exposition de la guerre civile que souleva le parti catholique, dévoué à l'étranger, nous demanderons aux détracteurs de Knox de quel côté de-

vaient se ranger les amis de l'indépendance nationale et de la liberté de conscience? de quel côté devait se ranger celui qui se sentait le mieux doué pour sauvegarder, par ses directions, ces deux conditions indispensables du bonheur d'un pays? Si Knox fut chef de parti, ce fut donc par nécessité; c'est parce que le gouvernement de la régente en était arrivé à ce degré de suprême tyrannie auquel le réformateur avait déclaré lui-même autrefois, en exposant ses principes politiques, qu'on a le droit de s'opposer, après avoir épuisé toutefois tous les moyens de conciliation.

TROISIÈME PARTIE.

Parlement de 1560 et première assemblée de l'Église. — Lutte de Knox avec Marie Stuart. — Jacques VI et régences de Murray, de Lennox, du comte de Mar. — Derniers jours de Knox.

L'année 1560, dans laquelle fut conclue la paix d'Édimbourg, est à jamais célèbre dans les fastes de l'Écosse. A cette époque une grande partie de la nation regarde comme vraies les doctrines réformées; mais une autre cause encore, et une cause plus puissante, rapproche du parti protestant ceux mêmes qui ne s'y sentent pas attirés par conviction. C'est que depuis les derniers troubles le nom de parti catholique est devenu synonyme de parti français, c'est-à-dire de parti menaçant l'indépendance de la nation. L'aversion du peuple écossais pour tout ce qui tient à ce parti, se prononce d'une manière éclatante au sein du célèbre parlement, réuni la même année pour ratifier le traité de paix. La réaction contre l'ancienne doctrine va même trop loin, nous ne craignons pas de le dire; à peine le parti protestant a-t-il triomphé, qu'il se montre intolérant. Il abolit solennellement l'ancienne religion et proscrit la messe en décrétant contre ceux qui y assisteraient les dernières rigueurs. Cela montre combien il restait encore à faire jusqu'à ce que le peuple écossais fût bien pénétré des principes de l'Évangile de paix et de charité. Mais nous demanderons à ceux qui ont exagéré ce trait

de son histoire, quel est le parti qui lui a donné le premier l'exemple de ces violences? Inutile de dire que jamais il ne fut versé une goutte de sang en vertu de ces décrets intolérants; le bon levain pénétrait déjà la pâte; quelques années encore de paix et de libre prédication de l'Évangile, et, qu'il nous soit permis de le croire, on n'aurait plus agi avec autant de précipitation. Mais n'oublions pas qu'on sortait d'une lutte terrible, sanglante, qui n'était certes pas propre à développer l'esprit doux et paisible du christianisme; n'oublions pas surtout que pendant cette lutte le parti catholique s'était constamment appuyé sur l'étranger, et avait par là heurté de front les sentiments les plus chers aux cœurs écossais. C'est la passion politique autant au moins que le zèle religieux qui porte à ces mesures; elles sont trop sévères, sans doute, mais ces considérations, en les expliquant, les excusent jusqu'à un certain point.

Ce qui contribue encore à entraîner le parlement dans cette voie regrettable, c'est le silence inexplicable des prélats catholiques; ils n'opposent pas une parole aux terribles accusations portées contre l'église qu'ils représentent au sein de l'assemblée. Celle-ci (Robertson, t. I, p. 321) voit naturellement dans ce silence, au milieu de l'effervescence du moment, le désaveu tacite d'une mauvaise cause, contre laquelle elle juge alors qu'elle ne peut trop s'élever. Elle accueille à une immense majorité la confession de foi que lui présentent les prédicateurs. C'est l'expression dogmatique de la nouvelle religion en Écosse (Morisson, p. 392). Le 17 août 1560, le parlement proclame solennellement la

religion protestante comme étant désormais celle de l'État ; c'est de ce jour qu'on peut dater l'établissement définitif dans ce pays de la Réformation, qui y prendra désormais racine d'une manière indestructible. (1)

L'Église protestante est reconnue ; il faut la constituer. Le 20 décembre de la même année se tient la première assemblée de l'Église d'Écosse. Elle se réunit librement, c'est-à-dire sans aucune convocation officielle : six prédicateurs la président, personne n'y représente l'État. Le parlement avait refusé de reconnaître qu'une charte destinée à sauvegarder l'ordre dans l'Église fût nécessaire. Le véritable motif de cette opposition, c'est que les anciens prélats, les anciens abbés, les grands et les barons s'étaient emparés des revenus immenses de l'ancien clergé. On demandait que ces revenus fussent employés à l'entretien des prédicateurs, au soutien des écoles et des pauvres : l'égoïsme et l'avarice des nobles s'était opposé à cette clause de la constitution. L'assemblée de l'Église adopte solennellement pour code le *Premier Livre de Discipline*, que lui présentent Knox et ses amis. C'est l'exposé de la constitution presbytérienne, qui n'est pas, comme on l'a dit, une simple copie de la constitution de l'église de Genève. « Ceux qui composèrent cette constitution, comme le dit l'un d'eux dans la suite, ne prirent modèle d'aucune église du monde, pas même de celle de Genève ; ils tracèrent leur plan uniquement d'après l'Écriture » (Planck, p. 391). Avec ce témoignage concorde celui

1. L'Écosse se prépare à célébrer dans quelques mois, le 17 août 1860, son troisième jubilé séculaire de l'établissement de la Réformation. — Ce rapprochement donnera au moins à ce travail le mérite de l'actualité

de Théodore de Bèze (Les vrais pourtraits, p. 205 et suiv.) : « Cnox, dit-il, dressa de vive voix et par effect la discipline Ecclésiastique, selon les reigles qu'en donne l'Escriture saincte. » Malgré ces déclarations il faut reconnaître que Knox, grâce à la confiance et au respect qu'il inspirait, eut la haute main dans la composition de cette constitution. On n'admit pas en Écosse l'espèce de juridiction, la censure sévère qu'exerça sur les mœurs des citoyens de Genève la Vénérable Compagnie des pasteurs. Mais Knox fit introduire dans les confessions de foi, dans le catéchisme et dans la liturgie les principes de la théologie calviniste (Rudloff, t. I, p. 99). Sous son influence on fonda, comme à Genève, des écoles primaires annexées aux églises, des gymnases pour l'instruction secondaire. Il changea la direction de l'enseignement dans les universités, en prenant pour modèle l'académie de Genève, et fit établir des examens pour l'obtention du titre de ministre de l'Évangile. Il institua les synodes provinciaux et les assemblées générales de l'Église, sous la présidence d'un *modérateur*, les *Lecteurs* pour lire la Parole avant le service divin, les *visites d'églises*, comme il avait vu à Genève. On peut donc dire que Knox transporta en Écosse le Calvinisme dans ses traits principaux. C'est son plus grand titre de gloire : il dota ainsi sa patrie d'un immense bienfait.

Sur la demande de l'assemblée, le Livre de Discipline est présenté au Conseil de Régence élu par le parlement. Plusieurs des nobles qui composent ce conseil signent aussitôt : d'autres font opposition. Le Livre n'est donc pas reconnu officiellement par l'État : mais l'église

d'Écosse tend à devenir de plus en plus indépendante; aussi se passe-t-on fort bien de la ratification du Conseil. Les principes exposés dans cette constitution tendent à affranchir l'église de toute suprématie de l'État; une des clauses les plus remarquables du Premier Livre de Discipline (chap. IV, section 2e) porte que : « Il appartient au peuple et à toute et à chacune des congrégations, d'élire leurs ministres. » Cette tendance de la constitution ecclésiastique est l'expression des vœux de la conscience publique ; c'est de plus une mesure de la plus haute prudence en face d'une souveraine comme Marie Stuart, élevée à la cour la plus corrompue de l'époque (elle donna plus tard les tristes preuves des principes déplorables qu'elle y avait reçus). On n'avait rien négligé pour lui inspirer dès sa plus tendre enfance, une foi, un attachement à toute épreuve à l'église de Rome et une aversion sans bornes contre la prétendue hérésie. C'est au moment où ses sujets viennent de proscrire solennellement cette église, qu'elle rentre dans ses états (août 1561), avec la résolution bien arrêtée, comme elle le prouve bientôt, de combattre à outrance et de renverser toutes les innovations.

Rappelée par les nobles qui ont embrassé la Réforme, elle n'ose pourtant pas manifester dès son retour ses perfides intentions; mais à peine arrivée, elle heurte de front les décrets du dernier parlement en faisant célébrer une messe dans son palais; et il faut tout le crédit, toute la popularité des lords de la Congrégation, toute la confiance qu'inspire Knox à la multitude pour empêcher une émeute terrible dans Édimbourg. Cependant Knox a deviné Marie Stuart; il la voit d'avance

renverser le système religieux qu'il a édifié avec tant de peine, qui a tant coûté à son pays. Le danger qui menace la foi et la patrie lui inspire aussitôt un zèle ardent pour le conjurer; il ne doute pas un instant que le Seigneur ne le seconde dans sa périlleuse entreprise de s'opposer ouvertement aux projets de la reine. En 1557 il s'écriait, en écrivant de Genève à ses amis, pendant les persécutions de Marie de Guise, ces lignes qui rappellent le style énergique de Luther : «Le diable entre, il est vrai, dans une grande fureur; mais plus puissant est Celui qui a promis de nous protéger dans tout ce que nous entreprendrions sur son ordre, pour glorifier son nom et pour avancer la connaissance de la religion véritable. Et nous craignons d'autant moins toute puissance ennemie qui s'élève contre nous; oui, nous nous appuyons avec une courageuse confiance sur notre Dieu pour les mépriser tous; qu'ils soient rois, empereurs, hommes, anges ou diables, jamais ils ne remporteront la victoire sur la vérité divine que nous reconnaissons à la face de tous. Oui, quand bien même Dieu leur permettrait d'accabler nos corps, notre cause doit triompher, en dépit de Satan» (Planck, p. 255). Voilà ce que pense l'intrépide réformateur : voilà ce qui le pousse à s'emporter en chaire le dimanche suivant contre l'action de Marie, à déclarer qu'une armée de dix mille catholiques lui fait moins peur qu'une messe, non pas tant pour le présent, qu'en prévision des malheurs qu'il voit dans l'avenir. Sans cette dernière considération, nous serions les premiers à blâmer cette intolérance : en effet, que demande Marie ? qu'on la laisse célébrer tranquillement son culte avec les *Français* qui l'avaient

accompagnée; elle ne s'oppose pas, pour le moment, à ce que les Réformés célèbrent tranquillement le leur; elle accorde même aux protestants une certaine protection. Mais il est trop facile de voir qu'elle ne s'en tiendra pas longtemps à cet état de choses, et l'histoire s'est chargée de nous apprendre si les prévisions de Knox étaient fondées.

Au reste, Marie n'avait-elle pas montré, peu de temps avant son retour, du vivant de son époux, les projets qu'elle méditait? Elle avait formellement désapprouvé le parlement de 1560; une nouvelle armée française menaçait déjà les *révoltés* d'Écosse; des émissaires français parcouraient le pays pour soulever le parti abattu. On était à la veille d'une nouvelle guerre civile, et Knox, plein d'angoisse, dénonçait déjà le danger avec force, lorsque la mort de François II vint heureusement conjurer l'orage. Mais depuis son retour Marie n'avait pas ratifié et ne ratifia jamais aucun des actes favorables à la Réforme du célèbre parlement. Il faut cependant avouer qu'en usant d'un peu plus de ménagement, en agissant avec un peu plus de prudence, le clergé aurait peut-être obtenu de meilleures garanties pour l'avenir; mais il voit les principaux nobles, séduits déjà par les attraits de la jeune reine et les plaisirs de sa cour, se détacher peu à peu de la cause de la Réforme. Cette cause va perdre en eux ses plus fermes soutiens; car une fois que Marie se sera assuré la fidélité des chefs du parti, une fois que, par ses faveurs, elle leur aura en quelque sorte lié les mains, il suffira peut-être d'un trait de plume de sa part pour anéantir tout ce qui a été si difficilement édifié. Les

ministres presbytériens voient le danger et se croient obligés de tout faire pour le prévenir; Knox se brouille même avec l'un des chefs protestants les plus dévoués à sa cause, le comte de Murray, parce que celui-ci ne partage pas son indignation contre le fait que la reine a osé célébrer son culte. Murray ne trahit pourtant pas la cause qu'il a embrassée; il n'est que prudent, mais à la veille d'être séduit comme les autres. Cependant sa conduite ultérieure dissipe bientôt les soupçons du réformateur.

Marie Stuart veut voir de près son hardi antagoniste. Alors a lieu entre Knox et sa souveraine cet entretien remarquable qu'on a tant reproché au courageux champion de l'Évangile, à l'intrépide défenseur des droits de la patrie (Morisson, p. 397 à 400. — Planck, p. 422 à 436). C'est avec force, mais avec calme, et non, comme on l'a dit, avec un emportement grossier qu'il se justifie de l'accusation d'avoir provoqué la révolution; il expose nettement les causes qui l'ont forcé à s'élever contre la régente et son parti, qui menaçait l'indépendance nationale. Marie refusant de reconnaître le droit d'existence de l'Église nouvelle, Knox lui expose, sans se départir jamais du ton de respect qu'il doit à sa souveraine, mais sans ménagement et avec une franchise à laquelle elle n'est pas accoutumée, toutes les erreurs qu'il voit dans la foi qu'elle professe. En lui exposant ensuite les principes de la foi protestante, il parle avec toute la chaleur d'une âme convaincue, dont le plus ardent désir est de faire passer dans l'âme des autres sa propre conviction. Peut-être conçoit-il un instant l'espoir d'amener la reine à embrasser la reli-

gion que le grand nombre de ses sujets regardent déjà comme la seule véritable, la seule agréable au Seigneur. S'il eût réussi à la convertir, que de malheurs cet heureux événement aurait épargné à l'Écosse; que de fautes, que de crimes la malheureuse reine aurait peut-être évités! Mais Knox ne peut se flatter longtemps d'obtenir jamais cet heureux résultat; il emporte de cet entretien la triste conviction que ses prévisions n'étaient que trop bien fondées, et que jamais sa patrie et son Église n'ont couru un plus grand danger. « La reine, écrit-il à Cécil quelque temps après, a une aversion décidée pour notre foi. Les principes que lui a inculqués le cardinal sont si profondément gravés dans son cœur qu'on ne saurait les en arracher qu'avec ce cœur lui-même. Je désire me tromper, mais je crains bien que ce ne soit pas le cas; car dans mon entretien avec elle j'ai surpris la ruse et l'artifice, poussés à un degré auquel, malgré mon âge, je ne les avais jamais rencontrés. Dorénavant je suis mort pour la cour et la cour est morte pour moi. » (Planck, p. 437.)

L'influence des Guises sur Marie ne se fait voir que trop tôt. Elle donne une fête à la nouvelle de l'odieux massacre de Vassy (Planck, p. 450). Dans le parlement qui s'assemble bientôt, les nobles, gagnés par la reine, ne légalisent aucun des actes de 1560; il en résulte qu'officiellement l'ancienne religion subsiste toujours, que le protestantisme n'est que toléré. Bientôt après commencent les négociations pour le mariage de la reine. Knox monte en chaire et dénonce courageusement le danger; il reproche avec véhémence à son parti sa froideur, fait un appel éloquent à tous les protestants,

et montre dans l'avenir les plus grands malheurs si les nobles permettent à la reine d'épouser un homme dévoué à l'ancienne religion. Ni les paroles sévères, ni la flatterie, ni les larmes de Marie ne peuvent gagner l'apôtre (Planck, p. 450, 471 à 489). Au contraire, il redouble d'efforts pour mettre obstacle aux projets perfides que la reine veut en vain dissimuler à ses yeux. C'est en vain qu'elle épuise tous les moyens pour ébranler celui dont l'Éternel est devenu le rocher; il lui déclare noblement qu'il n'est pas libre de lui céder tant qu'elle ne changera pas de ligne de conduite; qu'il est obligé d'obéir à Celui qui lui a ordonné de parler librement et de ne flatter aucune chair ici-bas (Planck, p. 490). « Mais en quoi mon mariage vous regarde-t-il? lui dit enfin Marie d'un ton de mépris; qu'êtes-vous donc dans cet État? » — « Ce que je suis! s'écrie alors le chrétien patriote; je suis par ma naissance un simple sujet; et bien que je ne sois ni comte, ni lord, ni baron, Dieu a cependant fait de moi un auxiliaire utile de l'État. Oui, madame, j'ai le devoir, aussi bien qu'un membre de la noblesse, de préserver mon pays de tout malheur que je puis prévoir; ma vocation et ma conscience m'ordonnent d'agir ainsi. » (Planck, p. 490.)

L'antipathie que la reine avait conçue pour cet homme qui se pose comme un obstacle invincible à tous ses projets, se change alors en une haine implacable. Elle trouve bientôt l'occasion de la manifester. La célébration de la messe ayant été troublée en son absence par quelques protestants, fait regrettable que nous n'essaierons pas de justifier, la reine fait mettre en jugement deux des perturbateurs. Knox voit dans ce fait le com-

mencement de l'oppression qu'il redoutait (Planck, p. 507); par une circulaire il répand aussitôt l'alarme parmi les nobles protestants, et les invite à se rassembler pour défendre leurs frères dans le péril. Il est aussitôt accusé de haute trahison pour avoir osé convoquer des vassaux sans l'assentiment de leur souveraine. Jamais encore il n'avait couru un si grand danger; son courage à toute épreuve, sa confiance inébranlable au Seigneur ne l'abandonnent pas un instant. En vain ses amis le sollicitent de céder, de demander grâce à la reine; demander grâce, mais c'est s'avouer coupable! Knox n'a fait qu'accomplir son devoir, il n'a fait que remplir le mandat du Seigneur; celui-ci, si telle est sa volonté, saura bien venir à son secours. Loin de lui l'idée de laisser échapper cette occasion précieuse d'ouvrir les yeux à la noblesse trop confiante, de ramener à la défense de leur cause, avant qu'il soit trop tard, les grands déjà séduits par les attraits et les artifices de la jeune souveraine. Aussi, malgré la solennité de cette audience, malgré l'éclat imposant de la cour assemblée, malgré la présence de la reine dans les regards de laquelle il lit d'avance sa condamnation, l'apôtre se présente le front haut, sans rien perdre de son indomptable fermeté. Il va plus loin, d'accusé il devient bientôt accusateur: « Je demanderai d'abord, dit-il en commençant son terrible plaidoyer, à Votre Majesté et à toute cette honorable assemblée, s'il est quelqu'un qui puisse douter que tous les catholiques zélés sont les ennemis mortels de tous ceux qui reconnaissent l'évangile de Jésus-Christ; que leur plus ardent désir est de voir l'extermination de ses sectateurs, l'extirpation de

la pure doctrine qui s'est répandue dans ce royaume?» — Le silence de Marie Stuart, prise au dépourvu par cette question aussi audacieuse qu'imprévue, dévoile alors suffisamment à tous sa pensée intime. — « Dieu préserve, s'écrient les lords tout d'une voix, que la vie de nos frères en la foi ou le corps de notre doctrine tombe jamais au pouvoir des papistes; nous avons fait une amère expérience de la cruauté qui remplit leur cœur. » (Planck, p. 507.) — Dès lors Knox s'est concilié l'esprit de ses juges, il montre hardiment que l'arrestation des deux protestants qui avaient troublé la messe, que sa propre mise en jugement, de lui qui s'était mêlé à tous les actes de la Réforme, ne sont que le commencement des persécutions prêtes à fondre sur la patrie. Sans accuser directement la reine de pareils projets, il l'avertit solennellement d'éloigner d'elle au plus tôt les conseillers perfides dont sa mère n'avait que trop éprouvé la fatale influence. Pourquoi Marie n'écoute-t-elle pas alors cet avis salutaire, qu'approuvent tacitement, comme le montre l'acquittement presque unanime de l'accusé, les principaux chefs de la nation? Que de malheurs elle aurait détournés de sa tête, ainsi que du royaume dont Dieu lui avait confié la prospérité!

Les Écossais s'aperçoivent bientôt que la reine entretient une correspondance suivie avec les ennemis du protestantisme sur le continent; aussi les prédicateurs n'épargnent-ils pas leurs efforts pour tenir le peuple en éveil et le préparer à la résistance. Knox soutient ouvertement, en se fondant sur l'Écriture, contre le secrétaire d'État Maitland, ses principes sur le droit des

sujets de résister aux souverains qui manquent à leur mandat, surtout lorsque ces souverains tentent de renverser la foi en Christ; dans ce cas, « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » (Planck, p. 518.) Sur ces entrefaites Marie épouse, contre le vœu de ses sujets, et sans consulter le parlement, Henri Darnley, connu par son dévouement à l'église de Rome et à l'oppression de la Réforme; elle lui fait même donner le titre de roi, quoique cela ne puisse se faire sans l'approbation du parlement. Les lords de la congrégation, et à leur tête Murray, le frère de la reine, se réunissent pour protester contre cette conduite illégale. Ils forment une ligue et implorent l'appui d'Élisabeth; mais ils sont bientôt obligés de fuir devant l'armée royale.

Une fois délivrée de leur puissante opposition, l'imprudente Marie croit pouvoir se permettre moins de ménagements, et se livrer plus librement à l'accomplissement de ses projets favoris. Elle retire aux ministres protestants la faible part des revenus de l'ancienne église qu'on leur avait octroyée, et cette mesure en réduit un grand nombre à la plus grande misère; elle frappe des impôts extraordinaires sur les villes qui avaient embrassé la cause des mécontents; elle protége ouvertement la religion abolie par la nation. Un Italien obscur, le musicien Riccio, obtient ses faveurs, mais on n'ignore pas longtemps qu'il entretient avec Rome et la cour de France une correspondance active; que des envoyés du cardinal de Lorraine viennent concerter secrètement avec Marie la réussite en Écosse de la ligue de Bayonne (Robertson, t. II, p. 64). Cette ligue, conclue en 1566 entre les gouvernements catholiques de l'Europe, doit

être l'exécuteur d'un des derniers décrets du concile de Trente, et ce décret n'ordonne pas moins que l'extirpation entière de la réformation dans tous les pays où elle s'est établie. Jamais la congrégation n'a couru un plus grand danger, malgré la vigilance des prédicateurs (Planck, p. 555). Pour le conjurer, ils répandent parmi le peuple un écrit où ils dénoncent clairement cet immense attentat; tous leurs efforts eussent été vains, l'Écosse allait peut-être avoir aussi sa Saint-Barthélemy, sans les malheurs que Marie Stuart, par sa conduite, attire tout à coup sur sa tête. Le reste de son histoire est connu; Riccio s'est attiré la haine du peuple, le mépris des nobles, la jalousie du roi; il tombe sous les coups de ce dernier, qui le fait assassiner sous les yeux de Marie; celle-ci ne respire plus que la vengeance; elle a bientôt un autre favori, Bothwell; bientôt Darnley tombe assassiné à son tour, et la reine, évidemment complice du meurtre (Mignet, t. I, p. 310), se déshonore jusqu'à épouser ce Bothwell, que la voix publique désigne comme l'assassin de son mari. L'indignation de ses sujets ne connaît plus de bornes; devenue leur prisonnière, forcée d'abdiquer, elle n'échappe à sa prison que pour soulever une nouvelle guerre civile; vaincue à Langsiede (1567), elle se réfugie en Angleterre, où elle périt sur l'échafaud par ordre d'Élisabeth, après une longue captivité. — « On ne cesse sur le continent et surtout en France, d'exalter Marie Stuart et d'insulter Knox; il faut qu'on sache quelle était la femme avec laquelle le grand réformateur avait à lutter, et dont il sut quelquefois reprendre courageusement les désordres et les crimes. Devant le tribunal du monde, il suffit sou-

vent d'avoir été belle pour excuser les plus grandes fautes; cela ne suffit pas devant le tribunal de Dieu. » (Merle d'Aubigné, p. 122.)

Cependant les nobles protestants, réfugiés en Angleterre sont accourus à Édimbourg à la nouvelle du meurtre de Riccio, leur implacable ennemi. L'un d'eux, le comte Murray, est nommé régent sous la minorité de Jacques VI, élu roi d'Écosse à l'abdication forcée de sa mère Marie Stuart. Le régent convoque en 1567 un parlement auquel il fait confirmer le changement de gouvernement et ratifier enfin les actes du parlement de 1560. Le presbytérianisme est enfin reconnu officiellement par l'État comme la religion du royaume d'Écosse; désormais chaque souverain, en montant sur le trône, jurera fidélité à cette religion. Knox et quatre autres prédicateurs s'occupent dans le parlement des affaires de l'Église. Malgré leurs efforts, ils ne peuvent augmenter les revenus plus qu'insuffisants du clergé; l'égoïsme et l'avarice de ceux qui possèdent si injustement les biens de l'ancienne église se refusent à toute concession; mais Knox et ses amis parviennent du moins, avec l'aide du régent, à assurer aux ministres le tiers de ces revenus, qui leur était, comme nous savons, assigné depuis longtemps, mais qui avait toujours été payé avec la plus grande irrégularité, puis enlevé par Marie Stuart.

L'Écosse est heureuse sous le gouvernement du bon régent, comme l'appelle le peuple; Knox contemple enfin en paix, après tant de travaux et de dangers, l'état prospère de sa patrie. Tout à coup Murray est assassiné (janvier 1570), et son assassin, c'est un par-

tisan de Marie, que Knox avait autrefois sauvé de l'échafaud! Le réformateur qu'on a peint si dur, si insensible, verse bien des larmes sur la tombe du régent. Ce n'est pas qu'il déplore le sort de Murray : « Heureux, dit-il en faisant son oraison funèbre, heureux les morts qui meurent au Seigneur! » (Apoc. XIV, 13). Mais il voit dans cette mort de nouveaux malheurs près de fondre sur sa patrie. L'histoire nous apprend qu'il ne se trompe pas : à partir de ce moment, cent vingt ans de luttes sanglantes doivent encore désoler l'Écosse. (Rudloff, t. I, p. 102. — Voy. aussi Merle d'Aubigné, *Trois siècles de luttes en Écosse.*) La perspective de ces malheurs éprouve à un tel point l'âme patriotique du pauvre Knox, qu'elle empoisonne sa vieillesse. Sa santé décline rapidement ; dans la même année (octobre 1570), il est frappé d'un coup d'apoplexie, à la douleur de tous ceux qui le connaissent bien, à la grande joie de ses nombreux ennemis. Mais ceux-ci s'applaudissent trop tôt ; Knox se relève et recommence bientôt contre eux ses terribles prédications. Cependant les dernières épreuves qu'il a traversées l'ont bien affaibli, lui ont ôté une partie de son ancienne énergie. D'autres chagrins l'attendent encore : sous la régence de Lennox, la division se met bientôt dans le royaume, et Knox a le chagrin de voir le gouverneur du château d'Édimbourg, Kirkaldy, en qui il a toute confiance, faire défection à sa cause pour embrasser le parti de la reine. Knox exprime énergiquement, dans ses sermons, la douleur qu'il en ressent : ces plaintes, au lieu de ramener Kirkaldy à son devoir, le rendent l'ennemi mortel du réformateur. Ses ennemis profitent bientôt de la fai-

blesse du vieillard et des funestes dispositions du gouverneur; la vie de Knox est menacée : des libelles anonymes sont affichés contre lui; il échappe comme par miracle à un coup de feu qui lui est destiné. Ses amis veulent lui former une sorte de garde du corps, mais le gouverneur s'y oppose formellement. « Il viendra un temps, disait Jésus à ses disciples, où ceux qui vous feront mourir croiront faire plaisir à Dieu. » Ce temps était venu depuis longtemps pour le pauvre Knox : entouré ainsi de dangers au milieu des siens, récoltant la haine au lieu de la reconnaissance, gémissant de l'ingratitude de ce peuple auquel il a consacré sa vie, il prend la résolution de quitter Édimbourg pour se retirer à Saint-André.

Mais c'est en vain qu'il espère y trouver un peu de tranquillité. La guerre civile déchire son pays; les habitants sont partout divisés en hommes de la reine et hommes du roi, et les deux partis manifestent leur haine réciproque par d'odieuses cruautés. Knox fait ses efforts pour conjurer ces déplorables divisions : il cherche dans ses sermons, au mépris des nouveaux dangers qu'il va attirer sur sa tête, à ramener par les exhortations les plus pathétiques ses concitoyons au parti du roi en flétrissant énergiquement les crimes du dernier règne et les ennemis du bon régent; quelques-uns se laissent gagner à la cause de la justice, mais le dévouement de l'apôtre accroît considérablement le nombre de ses ennemis.

Le régent Lennox périt prisonnier du traître Kirkaldy; les partisans de celui-ci sont mis en déroute par le comte de Mar, qui devient régent à son tour. La

douleur de voir tous ses efforts inutiles pour concilier les partis et rétablir la paix le conduit bientôt au tombeau.

Au milieu de ces tristes désordres, ce qui afflige le plus le cœur du pauvre Knox, c'est l'état déplorable des affaires de sa chère Église. Les revenus des anciens évêchés, couvents et abbayes sont de nouveau accaparés tout entiers par une noblesse égoïste, et le clergé presbytérien reste sans ressources, exposé à toutes les horreurs de la misère. Pour obtenir au moins quelques secours, il est obligé de consentir à ce que les surintendants deviennent possesseurs titulaires de ces revenus : mais ils n'en reçoivent qu'une bien faible partie pour l'entretien des pasteurs de leurs districts respectifs : les grands du royaume s'emparent du reste, et c'est Morton, le premier d'entre enx, celui qui doit bientôt devenir régent, qui donne l'exemple de cette injustice.

Cependant Knox combat jusqu'à la fin. Malgré son extrême faiblesse, son zèle ne se ralentit pas. Il ne cesse de prêcher : «mais il fallait, dit M'Crie (Planck, p. 628), deux hommes pour le porter sur sa chaire; lorsqu'il y était monté, aux premiers instants, il avait l'air d'une statue inanimée qu'on y aurait placée. Mais la vie et la chaleur revenaient bientôt à sa parole; c'étaient de nouveau alors ces torrents d'une éloquence de feu qui électrisait tout l'auditoire.» Ses anciens paroissiens d'Édimbourg désirent ardemment entendre encore une fois la voix de leur pasteur vénéré; il se rend à leurs vœux, à condition qu'il pourra parler librement contre ceux qui causent les malheurs de la patrie. Mais une dernière

douleur vient bientôt frapper mortellement ce cœur généreux : c'est la nouvelle de l'odieux massacre de la Sainte-Barthélemy, crime unique dans les annales du monde. La nouvelle de cet épouvantable forfait l'affecte d'autant plus péniblement, qu'elle lui annonce la triste fin d'un grand nombre d'anciens amis, tous lumières de la nouvelle Église, qu'il avait connus en France. Il se fait conduire une dernière fois à sa chaire et appelle la vengeance divine sur la cour de France. A cette occasion, « il contribue puissamment, avec l'aide de ses disciples, à rendre de plus en plus impopulaire l'ancienne alliance française, » qui avait été si funeste à son pays. (Mignet, t. II, p. 194.)

Knox installe encore solennellement son successeur Lawson à la tête de sa chère paroisse. « J'espère, lui dit-il en la quittant, comparaître bientôt devant le juge tout-puissant auquel rien n'est caché; j'espère pouvoir rendre avec vérité devant Lui ce témoignage que je me suis acquitté en conscience de ma charge au milieu de vous, que je vous ai prêché l'Évangile de Jésus-Christ dans toute sa simplicité; que je n'ai jamais cherché à plaire aux hommes ni à agir dans mon propre intérêt. » (Planck, p. 636.) Ces paroles, prises dans sa propre bouche et empreintes d'une si grande vérité pour tous ceux qui connaissent bien sa vie, suffiraient presque pour le caractériser.

Après des adieux touchants, après avoir donné une dernière fois à son église sa bénédiction, Knox sort du temple, tremblant et chancelant, ployé sur son bâton. Ses paroissiens ont formé deux haies vivantes sur son passage, pour voir une dernière fois le vénérable vieil-

lard; suivi de toute la communauté, il gagne enfin sa demeure, d'où il ne devait plus sortir vivant.

Nous avons cherché à faire connaître Knox et à le justifier des calomnies dirigées si souvent contre lui, en mettant sa conduite en regard des faits historiques. Il résulte de ce rapprochement que, par ses travaux et son dévouement à la cause de Jésus-Christ, il s'est acquis des droits indestructibles à la reconnaissance de l'humanité. S'il fut quelquefois bien sévère, bien dur dans ses réprimandes, nous avons montré qu'il y fut forcé; qu'il obéit toujours, au mépris de toute considération humaine et de toute acception de personnes, à la voix de sa conscience; qu'il fut toujours et en tout esclave de son devoir, de la mission que Dieu lui avait confiée. Sous cette rude écorce battait un grand, un noble cœur. Pour bien juger une personnalité comme celle de ce réformateur, il fallait se reporter au milieu des événements et des tendances de son époque; à côté de cela, une dissertation sur son caractère nous semblerait de peu d'utilité. Sa mémoire resta entourée du respect et de la vénération de ses compatriotes. Sur le continent, où son nom se répandit rapidement à son époque, on ne le regarda que comme le destructeur de l'Église catholique en Écosse : il fut facile de lancer contre lui, sans le mieux connaître, les accusations les plus fausses, les invectives les plus absurdes. Mais parmi les auteurs qui sont ses contemporains, ceux qui sont les plus dignes de foi et qui furent le plus à même de l'apprécier, ne parlent de lui qu'avec la plus grande

estime. Théodore de Bèze, Melchior Adam lui accordent les plus grands éloges. Même des prélats anglais, tels que les évêques Bale et Ridley, n'hésitent pas à le ranger à côté de leurs plus grands réformateurs, bien que Knox se soit prononcé si énergiquement contre l'organisation de l'Église anglaise. Knox combattit le bon combat (2 Tim. IV, 7); sa vie réalisa de toutes manières le sens de cette expression de l'Évangile. Un dernier témoignage en sa faveur, c'est celui d'un homme du monde, auquel le réformateur avait souvent sévèrement reproché ses fautes et ses vices; le nouveau régent Morton, debout sur sa tombe, avait dit : « Ci-gît l'homme qui n'a jamais craint de regarder un homme en face. » Il aurait pu ajouter : « Parce qu'il craignait Dieu et aimait sa patrie. » *Dieu* et *patrie :* ces deux mots résument, selon nous, la vie de Knox; ils sont en quelque sorte sa devise et donnent la clef de toutes ses vertus.

Vu :
4 mai 1860.
Le président de la soutenance,
JUNG.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 5 mai 1860.
Le Recteur de l'Académie,
DELCASSO.

OUVRAGES CONSULTÉS ET CITÉS.

Leben des schottischen Reformators Johann Knox, mit einem Abrisse der schottischen Reformationsgeschichte, von D. Thomas M' Crie, aus dem Englischen in einem kürzern Auszuge in das Deutsche übersetzt, von D. G. J. Planck. Göttingen, 1817.

Geschichte der Reformation in Schottland, von K. G. von Rudloff. Berlin, 1847.

Histoire d'Écosse sous les règnes de Marie Stuart et de Jacques VI, par Robertson. Traduit de l'anglais. 3 vol. in-12.

Histoire de Marie Stuart, par M. Mignet. Paris 1851.

Histoire générale de la Réformation, par Morrison. Traduit de l'anglais par L. Burnier. Paris, 1845.

Trois siècles de luttes en Écosse, ou deux rois et deux royaumes, par Merle d'Aubigné. Genève, 1850.

Decades duæ continentes vitas theologorum exterorum principum, qui ecclesiam Christi superiori seculo propagârunt et propugnârunt : coactæ à Melchiore Adamo Silesio. Francofurti, MDCLIII.

Les vrais pourtraits des hommes illustres en piété et doctrine, du travail desquels Dieu s'est serui en ces derniers temps, pour remettre sus la vraye Religion en diuers pays de la Chrestienté. Auec les Descriptions de leur vie et de leurs faits plus mémorables. Plus quarante-quatre Emblêmes chrestiens. Traduits du latin de Théodore de Besze, par Jean de Laon. 1581.

Histoire de la Réformation de l'Église d'Angleterre. Traduite de l'anglais de M. Burnet, par M. de Rosemond. Genève, 1686.

Herzog, *Real-Encyclopedie.*

Histoire de Marie Stuart, reine d'Écosse, par M. de Marlès. Tours, 1853.

Le grand dictionnaire historique, ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane, par Morery. Amsterdam, 1698.

Nouveau dictionnaire historique, ou histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom par des talents, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. Par une société de gens de lettres. 6e édition. Caen. 1786.